Jean l'Or

Jean l'Or était un paysan misérable affamé de richesse. Il ne rêvait que de palais et de trésors mais ne trouvait jamais, au bout de son champ, que la grande fatigue dans sa maison branlante.

Un jour, il entend parler, par quelques vagabonds illuminés, d'un pays merveilleux où chaque caillou est d'or pur. Ce pays est très lointain, lui dit-on, au-delà des terres de Dieu, sur les domaines du diable. Jean l'Or écoute, craintif et passionné. Il est cupide, mais point mécréant. Il réfléchit toute une nuit, du crépuscule à l'aube, devant son feu rougeoyant. Au soleil levant il ouvre sa porte et s'en va.

Il marche des jours, des semaines, des années. Un matin, il arrive au bout du pays de Dieu, au bord du pays du diable. De l'autre côté de la frontière s'étend un désert fauve rôti par le soleil. Jean l'Or hésite un moment, regarde à droite, à gauche, prudemment. A perte de vue, il ne voit âme qui vive : ni homme, ni ange, ni démon. Il s'avance sur les terres du diable. Il ramasse un caillou, l'essuie d'un revers de manche. L'or pur brille sous la poussière. Il s'accroupit sur ce désert miraculeux. Le cœur tonnant il remplit son sac, en toute hâte, se redresse, charge son sac sur son dos voûté, se retourne pour prendre la fuite. Il cogne du front contre un long personnage maigre, vêtu de rouge, qui pose sa main sur l'épaule du fuyard. Cette main est si brûlante, si lourde que Jean l'Or hurle de douleur et d'effroi.

Les yeux gris du diable le regardent. Il e sent troué, cloué sur le soleil. Il s'évanouit.

Quand il reprend conscience, il est à genoux dans la cour d'un château aux murailles noires. Il gémit, la tête dans ses Mains. Satan l'empoigne par les cheveux.

- Debout, voleur ! dit-il.

Son haleine sulfureuse empeste l'air. Il grogne et dit encore

- Tu seras mon palefrenier. Tous les matins, tu étrilleras mes trois chevaux, tu les laveras, tu les brosseras et tu leur donneras des os brûlés en guise de fourrage. Au travail, pauvre homme !

Ainsi commence le temps des douleurs désespérantes. Jean l'Or, palefrenier du diable, travaille tristement et dort à ine. Tous les soirs, sur sa paillasse, dans un coin de l'écurie, il rumine son malheur et pleure, comme un enfant perdu.

Une nuit de détresse solitaire, il sent tout à coup près de sa joue l'haleine chaude d'un cheval. Ce cheval lui parle à l’oreille. Il lui dit

- Veux-tu fuir ?

- Par tous les saints de l'inaccessible paradis, je le veux, répond Jean l'Or.

- Écoute, murmure la bête : à minuit, quand Satan sera parti au sabbat, selle-moi solidement, monte sur mon dos, et cavalons ensemble. Nous aurons quelques chances d'échapper à l'enfer si tu n'oublies pas d'emporter avec toi la bassine dans laquelle tu vas tous les jours chercher de l'eau, la brosse, et l’étrille

- Je n'oublierai pas, dit Jean l'Or.

A minuit, ils sortent de l'écurie. Jean ouvre le portail du château, prend la bassine, l'étrille et la brosse, enfourche son cheval. Voilà les fuyards galopant dans le grand désert du diable, à travers nuit. A l'aube, le cheval tourne à demi la tête et dit à Jean

* Regarde derrière toi, tu ne vois rien ?
* Non, répond Jean. Je ne vois rien.

Le cheval galopant traverse la journée. Voici le soir. La grande lune rouge descend sur le désert. Le cheval se retourne encore.

- Regarde derrière toi, dit-il, ne vois-tu rien ?

 Jean regarde derrière lui.

- Je vois venir le diable, il va comme un ouragan.

- Jette la bassine, dit le cheval.

 A peine la bassine a-t-elle touché terre qu'un torrent jaillit, ce torrent devient fleuve, ce fleuve devient lac, ce lac immense est couleur de sang sous la lune rouge. Le diable perd du temps à contourner ses rives. Les fugitifs disparaissent à l'horizon bleu. Trois heures plus tard, le cheval dit à voix rauque :

- Jean l'Or, ne vois-tu rien ?

Jean répond Le diable a contourné le lac !

- Jette la brosse, dit le cheval.

 A peine la brosse a-t-elle touché terre que chacun de ses poils devient un arbre gigantesque. Le diable hurle et s'empêtre dans une inextricable forêt. Il en sort trois heures plus tard, déchiré, crachant par les naseaux une fumée puante et par les yeux, deux flammes bleues. Il court comme une boule de vent furieux.

- Il nous rattrape ! crie Jean l'Or.

- Jette l'étrille, dit le cheval.

A peine l'étrille a-t-elle touché terre qu'une énorme montagne surgit et s'élève vers le ciel. Devant les fuyards l'horizon blanchit, l'aube vient. Au loin voici les champs du pays de Dieu, les prairies vertes, les maisons et les clochers. Jean hurle

- Le diable descend de la montagne. Il arrive, il est sur nous !

 Le cheval fait un bond prodigieux, désespéré. A l'instant où ses sabots touchent le sol de Dieu, le diable l'attrape par la queue. Le Grand Mauvais a perdu : dans son poing fermé ne roussit qu'une touffe de crins. Le cheval dans un pré dit adieu à Jean l'Or et s'envole vers le ciel, en riant follement.

Inn revient à ses labours et vit désormais comme un bon chrétien. Étriller les chevaux du diable n'était pas plus pénible pic ton labeur quotidien, mais quitte à trimer comme un naine, il aime mieux le faire sur la terre bénie. Il a sans doute raison : c'est mieux considéré.

Jean-le-chanceux

Jean-le-chanceux est le fils d'un sabotier. Il habite avec ses parents une cabane lézardée, moussue, accroupie à la lisière d'une grande forêt. II s'ennuie. Il passe ses journées à regarder l'horizon, la brume lointaine. Il ne voit jamais venir personne au bout du chemin. II rêve de se frotter à des foules bariolées dans des villes étranges. Un matin, il dit à son père

- Je veux tenter fortune. Je sais lire, je sais écrire, j'ai seize ans. J'ai envie d'user mes sabots sur les chemins du monde.

Il fait son bagage et s'en va.

Pendant sept heures il chemine sans rencontrer personne. Mais son esprit est tellement encombré de rêves qu'il ne souffre ni de solitude ni de fatigue. II va, joyeux, jusqu'au crépuscule. Alors il voit venir vers lui un personnage maigre habillé de noir. Son regard est sournois mais terriblement brillant. On devine des flammes derrière ses prunelles. Jean le salue et lui demande ;

- Pourriez-vous me dire si je suis encore loin de la ville ?

- Encore une nuit de marche, répond le diable (car c'est lui que Jean-le-chanceux vient de rencontrer). Mais dis-moi, 'que vas-tu faire en ville ?

- Je vais chercher du travail.

- Dans ce cas, dit l'autre, tu n'as pas besoin d'aller plus avant. Il me faut un domestique. Si tu veux, je t'engage. Je t'offre cent écus par an, à la condition que tu ne saches ni lire ni écrire.

«  A ce prix-là, pense Jean-le-chanceux, je peux bien passer pour un illettré. »

- Je ne sais ni lire ni écrire, dit-il.

Il s'en vont ensemble à travers les broussailles.

Au bout d'une heure de marche malaisée, ils arrivent devant un vieux château aux tours crénelées, bâti sur un massif de roc. Son ombre est immense et noire sous la lune. Le diable pousse le lourd portail de fer, ils entrent dans une salle voûtée. Des torches sont fichées dans les murailles.

- Tu t'occuperas de mon cheval et de mes livres, dit le diable. Et tu veilleras à ce que nul être humain n'entre ici pendant mes absences qui sont nombreuses. Salut.

 Sa voix résonne longuement sous les voûtes, avant qu'il ne s’évapore dans un nuage de fumée sulfureuse. Jean visite le, château immense et vide. Il trouve aux cuisines plus de victuailles qu'il ne pourra jamais en manger, à l'écurie, un vieux cheval et dans la bibliothèque, parmi d'innombrables grimoires poussiéreux, un grand livre, posé sur un lutrin. Il l’ouvre, et lit, sur la première page : comment ouvrir les portes les mieux fermées — comment se changer en toutes sortes d'animaux — comment voyager sans quitter sa chambre. Il se met aussitôt à l'étude de ce livre captivant. Les jours passent, les semaines. Jean-le-chanceux penché sur le grimoire oublie de soigner le cheval du diable, et le cheval du diable meurt. Or, ce soir-là, Satan revient. Il ne fait aucun reproche à son domestique. Il dit simplement

- Cette vieille bête a fait son temps. A la prochaine foire, j'achèterai un jeune pur-sang.

 Il repart comme il est venu, par enchantement. Voilà Jean-le-chanceux à nouveau seul dans le vaste château. Alors une idée lui vient. Dans le grand livre de magie, il a appris comment se changer en toutes sortes d'animaux : il se métamorphose donc en cheval. Il s'en va galopant à travers les buissons et les brumes. Il revient chez son père, le sabotier. Dès qu'il l'aperçoit devant sa porte, il lui dit ;

- N'aie pas peur, je suis ton fils, je suis devenu magicien. Fais tout ce que je vais te dire et demain nous serons riches.

Le lendemain, le diable vient à la foire et aussitôt tombe en arrêt devant la bête magnifique que le vieux sabotier tient par la bride. Il ne marchande pas : Satan lui offre cent pistoles devant la foule éblouie.

L'affaire conclue, voilà Satan sur sa monture chevauchant par le village. Il s'éloigne. Alors le cheval s'emballe comme le vent d'hiver i tout blanc, tout beau. Il s'engouffre dans la forêt. Le diable comprend aussitôt, s'écorchant aux buissons, se déchirant aux branches, que ses secrets ont été surpris et que ce cheval n'est que l'apparence de Jean-le-chanceux.

- Jeune fou, dit-il, je te briserai.

 Un grand combat surnaturel commence : Satan se change en loup et court sus au cheval. A l'instant où il va lui sauter à la gorge, Jean-le-cheval se change en hirondelle qui perce le feuillage et s’envole en plein ciel. Satan-le-loup aussitôt se change en épervier. Ils volent, feintent et rusent au-dessus des arbres, de la plaine, des villages. L'épervier fond sur l'hirondelle. L'hirondelle se change en diamant qui tombe droit dans le corsage d'une bergère, au milieu d'un pré. Alors le diable-épervier se métamorphose en grain de blé et suit le même chemin. La bergère étonnée secoue sa robe. Le diamant et le grain de blé roulent dans l'herbe. Aussitôt Jean se change en coq et avale le grain de blé. Le diable est vaincu.

Jean-le-chanceux reprend forme humaine. Il est riche puisqu'il a exploré tous les mystères et il épouse la bergère.